

François Xavier LUCIANI

Praxis Doloris

Note de L'auteur

Appliquée avec méthode, codifiée, encadrée, la violence d'État inquiète par ce qu'elle transpire : l'existence d'opérateurs.

Quelle part de délice meut ces fonctionnaires, ces êtres d'essence indéniablement humaine ? En quelle proportion sont-ils l'écho de ma propre structure ? Y a-t-il, entre eux et soi, une différence de nature ou une simple différence de degré ? Degré de l'acceptable ou degré du délectable ? Et surtout, surtout, quelle parole les habite ?

Tout est parti de la publication de mon roman : « Bastia pour Dames ». Livre dans lequel, entre autres thèmes, je décris comment je me suis appliqué à répondre aux demandes d'une amie masochiste. Y était exposée de façon crue la manière dont doit agir le « servant » : il agit en tortionnaire. À la solde de sa victime, certes, mais tortionnaire tout de même.

Friand de retours de lecture, j'ai mis en place un site web par lequel il est commode de me faire parvenir des billets d'humeur, des critiques, des compliments ou des insultes... Ce contact avec mon lectorat m'est précieux. J'accorde un grand soin à répondre aux simples impressions comme aux diverses propositions qui me sont adressées.

Lorsque je reçus une missive m'affirmant que j'étais, aux yeux de ce lecteur, l'unique écrivain n'ayant jamais réussi à décrire de l'intérieur la volupté qui habite l'administration de la souffrance à autrui ; qu'en cela j'étais le seul à pouvoir transcrire son témoignage... je fus suffisamment intrigué pour composer le

numéro de téléphone qu'il avait joint. Ce ne sont pas tant les raisons qu'il invoqua pour me convaincre, mais ce fut surtout sa voix qui provoqua chez moi un immense malaise, un vertige, avec son corollaire : l'attirance nauséuse du vide.

Je crus d'abord que ce lecteur lointain, s'étant fourvoyé sur ma posture, me contactait pour passer commande d'une rédaction de ses mémoires ou de sa biographie ; mais lorsque je me rendis compte qu'il cherchait un interlocuteur capable de l'accompagner dans une mise à nue de sa propre démarche, mise à nue qu'il espérait ensuite voir se concrétiser dans un récit dont il me laisserait construire l'architecture à ma guise, je compris que cet homme me proposait le plus abject sujet sur lequel il me soit possible d'écrire : l'immense plaisir que peut ressentir un être humain à faire souffrir physiquement et moralement un autre être humain.

En l'écoutant, en m'abreuvant de sa narration, je commençai à découvrir de l'intérieur ses motivations comme si j'y étais, comme si c'était moi qui opérais... Avec ma plume pour tout bouclier.

Depuis des années, me confia cet homme, il souhaitait témoigner de sa pratique dans le plus grand anonymat. Ses précédentes tentatives pour rencontrer des journalistes ou des historiens s'étaient toutes soldées par une fin de non-recevoir. Morale oblige, la posture hostile que prenaient sans cesse ses interlocuteurs débouchait inmanquablement sur la dénonciation de ce que lui-même revendique et défend avec ardeur. Ainsi envisageait-il, résigné, de garder pour lui ce qu'il définissait comme l'unique témoignage volontaire d'un artiste qui fait œuvre de chair. Parce qu'il m'affirma que je représentais à ses yeux son ultime tentative d'exposer son point de vue sur la Question, j'acceptai de le rencontrer.

Nous nous sommes plusieurs fois retrouvés à l'aéroport de Marseille et, étant décidé à ne jamais juger qui que ce soit concernant quoi que ce soit, j'ai souhaité travailler avec lui qui disait vouloir rétablir l'équilibre sur une pratique de mauvaise

presse. Pour permettre, comme il me le signifia sans aucune ironie, aux opérateurs de s'exprimer sur un sujet encombré des seuls points de vue victimistes !

L'homme, que j'appellerai ici : flanelle noire, en raison de la couleur et du matériau de sa chemise, est très érudit et d'une intelligence pointue, intrusive, dérangement. Faire face à son regard inquisiteur durant tous nos entretiens me demanda des trésors de détachement pour que mon travail n'en souffrît pas.

Choisir quelle forme donner à son propos n'a pas été chose simple : Un essai ! Mais alors quelle thèse aborder ? Le militantisme politique ? La dénonciation morale ? Ou encore me lancer dans un genre nouveau pour moi : la biographie ? Le recueil d'anecdotes ? Se compromettre dans une approche historique du parcours de cet homme avec le risque d'emprunter un angle freudien un peu trop « réflexe » pour mon époque ? Non ! C'est en commençant à rédiger mes notes que mon travail d'écriture s'est imposé sous la forme actuelle. Travail que flanelle noire a lu et relu avant d'en valider chaque mot : un roman.

Ainsi, amoral plus qu'immoral, le récit que vous allez découvrir ne peut être perçu comme une confession. Parce que l'idée même de confession laisse planer l'ombre du remord. Or, ce n'est nullement le cas avec cet homme qui continue à exercer encore aujourd'hui son... quoi ? Métier ? Talent ? Art ? ... Sa praxis, comme il l'appelle.

J'ai entendu un long exposé. Exposé froid, circonstancié et d'une honnêteté difficilement critiquable puisque flanelle noire ne s'y est nullement attribué le beau rôle, ni même une tentative de justification voire de dédouanement de la portée criminelle de ses actes. La dimension « criminelle », ou simplement « inhumaine » de sa pratique ne l'a jamais intéressée, elle ne l'effleure tout bonnement pas. Avec une énergie farouche, il renvoie la qualification judiciaire ou morale de son métier aux tribunaux des pays qui défendent officiellement la Déclaration des Droits de l'Homme tout en ayant recours officieusement à ses talents

qualifiés de *Torture* dans les prétoires de La Haye, de *Prestation de Service* dans l'intitulé des factures que les grandes nations, représentées au tribunal international, règlent en secret.

Flanelle noire n'a jamais aucun discours politique et sourit à peine à l'évocation de ce qu'il appelle le "cynironisme" de ses commanditaires.

Il continue à être sollicité aujourd'hui comme consultant par nombre de régimes politiques de toutes tendances qui souhaitent obtenir le maximum d'informations de la part de leurs administrés en minimisant les risques de dérapages soit traumatiques, soit mortels toujours possibles lors d'un usage mal contrôlé de telles méthodes d'investigation.

Qu'ipso facto il sauve des vies justifie à ses yeux l'intérêt social de ses interventions, la fierté pour son geste, la quête d'une reconnaissance pour son mérite à faire consciencieusement ce que la plupart des professionnels ou amateurs bâclent.

J'ai rédigé ce texte à la première personne. Ce procédé narratif s'est immédiatement imposé pour rendre au mieux le travail d'introspection que j'ai sans cesse poussé flanelle noire à accomplir. Nous avons choisi de nous appuyer sur une situation qui se déroula à un moment particulier de sa vie professionnelle : le dernier week-end d'activité de son département d'origine.

Unité de lieu, de temps et d'action. Ce dispositif narratif m'a permis de me raccrocher aux branches... Je veux dire que j'ai tenu à baliser ma route comme celle de flanelle noire avec des règles d'écriture propres aux tragiques Grecs. Partant, ce n'est sans doute pas un roman que j'ai créé ; peut-être est-ce une longue nouvelle. Quoi qu'il en soit, la trame romanesque choisie ne décrit pas chronologiquement le vécu du narrateur pour deux raisons : la première est qu'il est indispensable pour cet officier de l'ombre de conserver un parfait anonymat, pour lui comme pour l'administration qui l'employait à l'époque. Première raison qui me conduit à dérouler ici la formule d'usage : Les personnages et

les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existant ou ayant existé ne saurait être que fortuite. Que je complète avec celui-ci : la violence de certaines scènes et l'aspect très réaliste des descriptions pourraient choquer les lecteurs non avertis.

La seconde raison qui a présidé à un tel postulat narratif émane de mon propre choix de romancier : Je ne suis pas historien et remonter un à un chaque fait, ou même rédiger des mémoires, ne m'attire pas d'un point de vue littéraire. Ce qui m'attire réside dans ce que seule l'écriture peut autoriser : pénétrer l'esprit et la pensée de mes *alter ego*, quelle que soit l'opacité de leurs natures.

J'ai donc accepté de descendre dans la plus profonde noirceur de l'âme humaine. J'ai été en totale immersion dans un monde de caves obscures, de hurlements stridents et de vide empathique absolument terrifiants. J'ai eu peur, j'ai eu mal et je pense qu'il me faudra du temps pour me remettre de la plus répugnante expérience littéraire qu'il m'ait été donné de vivre.

En tant qu'écrivain, je m'attaque à des textes qui devraient n'être réservés qu'à des auteurs avertis... Or, là, je crains de m'être montré bien naïf.

Je ne suis pas ressorti de ce travail totalement indemne.

La seule petite victoire que je garde de tout ceci est qu'à la lumière de nos entretiens s'est produit en flanelle noire un changement de posture indéniable : Ici, de moi à vous, c'est lui qui s'est mis à table !

Temps 1 : Samedi, 19 heures 37

- « Vous avez trente-six heures.
- Des questions précises ?
 - Aucune. Lundi matin, il doit être prêt.
 - C'est-à-dire ?
 - Il nous faut un coupable crédible et présentable.
 - De quoi l'accuse-t-on ?
 - Ce n'est pas de votre ressort.
 - Je vois... Hormis cette question que je n'aborderai donc pas, ai-je carte blanche ?
 - Dans la limite du présentable avons-nous précisé.
 - J'en prends bonne note.
 - Vous faites bien... Deux jours... Lundi matin à neuf heures... Sommes-nous clairs ?
 - Lundi, vous aurez un coupable crédible et présentable. Vous pouvez compter sur moi.
 - C'est ce que nous sommes en train de faire, il me semble.
 - Oui.
 - Nous décevoir est une option exclue ».

Le regard fixe appuyait l'inflexion de la voix du plénipotentiaire.

L'écho résiduel de son timbre fonctionnait comme un diapason métallique : il soulignait le silence du Département des

Opérations Confidentielles. Le gradé en civil me tendit le formulaire d'un geste sec qui claqua presque incongru. L'ordinaire quiétude du lieu m'imprégnait de sa rigueur depuis presque vingt ans maintenant. Il n'y avait rien de feutré dans ce sous-sol bétonné, juste un vide solide comme les barreaux d'une échelle. Vide caveux qui faisait écho à la sérieux de ma fonction. C'est avec cette application qui faisait ma réputation que je pris connaissance du document : une remise de matricule en bonne et due forme. Je me surpris à trembler d'excitation soudaine, mais vite réprimée : un doute m'habita tout à coup. Bonne et due forme... Et si le sujet était abimé ? S'il n'était plus présentable et qu'on voulait me faire porter le chapeau ? Peut-être le département des transferts avait-il négligé certaines précautions. Peut-être le faciès du transféré montrait-il maintenant des ecchymoses. Comment ferai-je pour rétablir l'apparence d'ici lundi ? Je ne suis pas infirmier. Je déteste soigner les plaies. J'en fais. Chacun son métier.

« Le protocole exige que je voie le matricule. Il est hors procédure que je signe sans vérification.

- Vous n'avez pas confiance ?
- Je respecte ma hiérarchie et les règlements.
- Nous nous en souviendrons... Le matricule 051226 est à l'étage, en cellule d'admission. »

Je glissai le formulaire sur le porte-bloc à pince réglementaire, vérifiai machinalement la présence de ma matraque RP 73 et du poing électrique à mon ceinturon, pris le trousseau de clés et ma règle de bois. Le fonctionnaire ne me quittait pas du regard. Il m'observait avec intensité. Je le précédai dans le premier couloir, l'ascenseur, puis les autres couloirs où nos pas confirmèrent la disharmonie de leurs rythmes. L'hublot de la cellule d'admission comportait un œilleton panoramique qui déformait la réalité en imposant sa vue grand-angle. Il s'agissait d'un prisonnier de sexe masculin, d'une soixantaine d'années, de consistance robuste et qui portait des habits civils de bonne coupe. Je tapai sur la porte avec ma matraque pour qu'il relève la tête et tourne son visage vers moi. Je voulais voir s'il avait des marques de coups. Mais

l'individu restait assis sur le bord de sa couche, en position de prostration. Manque de réactivité. Était-il malade ? Je n'aimais pas cela.

Le planton requis vint en hâte et glissa sa clé dans le ventre de la serrure. Il fit jouer le pêne dans son logement, puis tira la porte et s'effaça. Je rentrai et me campai à deux mètres du sujet. « À genoux ! » lui intimai-je.

Lent. Le détenu était lent. Il se déplia et se mit d'abord debout face à moi. Il était d'une taille inférieure à la mienne. Lors de ce dépliement, je découvris son visage : Barbe de trois jours, crâne rasé, anciennes cicatrices en zones frontale et pariétale, yeux tombants de couleur claire, taches de vieillesse éparses, rides profondes. Aucune trace de coup récent. Ses habits étaient froissés, souillés par endroit. Son arrestation avait dû être mouvementée. Il mit un premier genou à terre sans cesser de me fixer. Puis le second. Nous nous regardions intensément et j'aimais cela. Je révisai ma première impression et le cataloguai dans le registre des cérébraux, de ceux qui évaluent toujours leurs réponses, qui ont de la culture et présupposent que leur geôlier n'en a pas. Ce genre d'entendus revisitent en secret des romans ou des essais qu'ils ont lus avec passion quelques années auparavant ; ils s'y réfugient en croyant que je ne sais pas comment ils se créent un confort cérébral pour échapper à l'inconfort physique dans lequel je les maintiens. Mais la lecture de Stefan Zweig et de ses parties d'échecs virtuelles nourrit mon propre perfectionnement depuis des années. Chaque interrogatoire représente une joute nouvelle dont je ne peux que déplorer le manque de répondant de mes adversaires ; mes vis-à-vis capitulent trop vite. Pourtant, la souffrance que j'emploie n'est pas qu'un moyen de casser le psychisme, c'est aussi un moyen de le tremper. Ne le comprennent-ils pas ?

Je lâchai ma règle de bois qui tomba au sol et la visai d'un glissement de chaussure pour la caler contre les genoux du matricule 051226.

Nous nous regardions toujours, et tout aussi intensément.

Il savait ce que je voulais de lui puisque je le lui signifiais de ma verticalité ; de la fixité de mon regard ; de ma tenue noire qui, quoiqu'objectivement civile, fonctionnait comme un uniforme factuel ; du silence sans appel que l'écho de la règle chutant sur le sol venait de souligner. Et puis nous étions dans un lieu construit, érigé, dédié à la souffrance administrée comme méthode de gestion des masses. Raison d'État. Froide rigueur. Implacable puissance.

Il maintenait ses yeux rivés aux miens et me montrait ainsi avec aplomb combien il refusait la condition de supplicé que sa propre position induisait. Aucun signe de bravade ou de provocation pourtant. Pas une ride mouvante sur la surface pâle de son visage fatigué. Il m'obligeait à une formulation verbale. Deux options s'offraient à moi : le gifler pour lui montrer que je savais qu'il savait ou lui énoncer l'ordre clairement. J'aurais bien aimé cingler le reste de fierté de son expression, mais cela posait un problème de marquage résiduel, d'une part, et cela pouvait, d'autre part, être interprété par le plénipotentiaire qui se tenait dans mon dos comme une preuve de faiblesse. Restait l'option de l'ordre direct : « À genoux sur la règle ! » Le refus d'obéissance à un ordre direct entrait dans le cadre de procédures exhaustives qui prévoyaient l'administration de chocs électriques dont l'intensité non létale était laissée à l'appréciation de l'opérateur. Le prévenu connaissait cet aspect-ci du règlement. Il mit un premier genou sur la règle, puis le second. Je le regardai toujours fixement et pus lire ainsi le cheminement rapide de la douleur. Il avait déjà dû faire l'expérience récente de ce protocole d'admission dans un commissariat ou un bureau de transit. Les genoux étaient bien préparés. Le visage de l'incarcéré se décomposa vite en mimiques éloquentes. Le joli tableau devenait vivant, vivant. Son regard s'évertuait à contenir de belles perles de faiblesse.

À regret, je dus m'absenter de la lecture ô combien édifiante de ses yeux pour m'emparer du formulaire, le vérifier en détail, le signer, et en tendre le récépissé au représentant des instances décisionnaires tout en le saluant réglementairement. Celui-ci prit

immédiatement congelé. Ses pas s'évanouirent enfin avec la cassure grinçante de la plus éloignée des portes.

Ainsi la hiérarchie m'octroyait-elle trente-six petites heures pour pratiquer encore ce talent que mon orientation professionnelle me donnait les moyens de perfectionner : l'application lente, progressive et adaptée de la douleur comme mode de communication privilégié. J'avais un prévenu d'assez bonne qualité pour moi seul et pour un week-end avec comme mission de lui apprendre à être un coupable aussi crédible que présentable. L'ordre eut pu paraître flou à un novice, déroutant sans doute. Coupable de quoi ? Présentable à qui ? Le manque de précision sentait le procès politique ou alors la passation de marché frauduleux, le délit d'initié ou la simple désignation publique d'un bouc émissaire. Les objectifs pour lesquelles ce détenu avait été remis à mon service n'avaient pas à entrer en ligne de compte. La raison de ma lente ascension au sein même du Département des Opérations Confidentielles résidait en grande partie en ma capacité à ne jamais poser de questions inutiles et à n'avoir jamais eu, non plus, d'accident à déplorer. La fonction consistant à interrompre le processus vital d'un sujet n'entraînait pas dans mes attributions. C'était là une mission dévolue à l'Administration des Identités Déclassées. Déborder du cadre précis de mes ordres ne m'arrivait pas. Mais là, c'était une nouveauté : que la commande tombât un samedi pour une remise le lundi suivant représentait une urgence particulière ; que l'on m'ait choisi pour travailler l'individu comme un tanneur sollicité pour assouplir un cuir précieux était une reconnaissance tacite de mon talent, de ma fiabilité, de l'excellence de mon geste. Qu'importe les méandres complexes qui prévalaient à cette mise à disposition comme à ce qui allait advenir à ce prévenu lorsqu'il quitterait l'enceinte de ma juridiction. J'aimais mon travail et mettais un point d'honneur à le pratiquer avec application.

La main discrètement posée sur ma matraque, je tournai le regard vers mon détenu qui persistait à me scruter avec intensité. Je remarquai des gouttes de sueur qui perlaient sur ses tempes. Le

poids de son corps imprimait aux jointures de ses genoux un message lancinant qui grandissait de seconde en seconde, gagnait son cerveau et envahissait sa boîte crânienne d'une alternative impérieuse, un choix dont les termes eux-mêmes rendaient la souffrance plus intéressante encore : subir ou refuser de subir ; accepter de souffrir sur le moment une intensité difficile certes, mais acceptable ou risquer de fâcher son opérateur et encourir alors une intensité supérieure ; tenter une diversion, une négociation, une agression même, ou clairement faire allégeance ; collaborer ou se révolter ?

Mentalement, je misai sur la collaboration. C'était un pari gagnant, statistiquement gagnant. Je pariai sur la soumission totale de ce prévenu tout en rêvant qu'il en fût autrement. À vaincre sans péril, me disais-je, on triomphe sans gloire. Enfin, je ne sais pas si cette formule convenait vraiment à la situation ; je souhaitais simplement trouver matière à création, à dépassement de moi-même, à innovation. L'idée d'avoir à recommencer pour la énième fois la même partie dont je sortais inmanquablement gagnant me lassait. Je reconnais qu'il s'agit là d'une réflexion étrange. Souhaitais-je perdre ? Les choses ne doivent pas être posées en une alternative aussi manichéenne. Tout grand champion dans sa catégorie déplorera le fait d'avoir de plus en plus de difficulté à trouver un adversaire de son niveau. Le sommet est un trône de solitude. Se sentir de nouveau en danger n'est-il pas le sel délicat dont rêvent en secret les vainqueurs ?

Son regard était intense. Il refusait de gémir, de pleurer, de montrer sa douleur, mais sa sudation le trahissait. Peut-être pourrions-nous jouer une bonne partie ensemble, une longue partie, jusqu'à lundi ?

Sur cette note d'espoir, je me retirai sans un mot et laissai le planton refermer la lourde huisserie. Le claquement de métal lorsque la gâche fut habitée précéda le pas bruyant que je fis ostensiblement en m'éloignant dans les couloirs. Arrivé dans les locaux de mon département, je me dirigeai vers mon bureau pour y débusquer des patins de feutre. De retour dans l'ascenseur, j'en

garnis rapidement mes semelles et retournai en silence devant la porte de la cellule d'admission. L'œilleton me narguait comme un cyclope goguenard. Alors ? Le détenu serait-il toujours agenouillé sur sa règle ? Aurait-il les rotules à côté de celle-ci, prompt à se redresser dès qu'il percevrait le signe d'une présence ? Ou encore, troisième option peu crédible, il aurait repris une position plus confortable, se serait même allongé sur sa banquette ? Ça, c'était vraiment difficilement envisageable. La sanction était connue pour ce genre de délit. Seules les fortes têtes s'y risquaient, les criminels endurcis, les jeunes meurtriers, les chefs de groupes terroristes, les fous.

Qu'avait-il choisi ?

Je jubilais de découvrir la personnalité de mon invité : Totallement soumis, tricheur ou bravache, quel type de matériel humain allais-je avoir à travailler ? Le cœur battant, fébrile, je regardai prestement par le Juda...

« Ah le salaud ! » ne puis-je m'empêcher de lâcher.

J'en suffoquai.

J'étais estomaqué...

Non pas tant par l'affront impardonnable que ce prévenu osait, mais bien plutôt par l'immense vague de plaisir qui soudain me traversait. Mon prisonnier me surprenait et, en me surprenant, me donnait précisément ce que j'espérais constamment qu'un de mes entendus m'offrît. Si le petit pourri avait voulu me mettre en colère, il ne s'y serait pas pris autrement. Était-ce son dessein ? Je me dirigeai alors à pas feutré vers le poste de garde où je surpris les fonctionnaires en pleine partie de cartes. Ils se mirent au garde-à-vous. Je pointai du doigt l'écran de contrôle où l'on voyait l'intérieur de la cellule d'admission et la posture du prévenu. Mon silence dénonçait leur faute mieux qu'un long discours. Je réclamai immédiatement la présence d'un officier. À contrecœur, un des joueurs prit un combiné téléphonique et appela le central. Dix minutes s'écoulèrent durant lesquelles, alors que j'ôtai mes patins de feutre et les glissai dans ma poche revolver, je laissai ces hommes mijoter les conséquences de leurs bévues. Je les sentis se

soulager comme baudruches crevées lorsque, après m'avoir vu saluer le gradé, ils m'entendirent justifier la réquisition de celui-ci par un manquement grave au règlement de la part... du matricule 051226.

Les joueurs de cartes auraient dorénavant une dette envers moi et savaient que je saurais la leur rappeler à l'occasion. Ce genre de petits arrangements structurent efficacement les liens entre les services.

L'officier et un des gardiens me suivirent jusque devant la porte de la cellule d'admission. Je vérifiai le Juda et demandai à l'officier de constater :

« On ne voit rien, dit-il

- Vous le constatez également ? demandai-je au jeune soldat.
- Oui, je le constate, dit le jeune homme après vérification.
- C'est un cas de soustraction manifeste au droit d'information de l'administration publique, une entrave au devoir de surveillance, une dégradation de bâtiment carcéral, un crime donc... dis-je.
- Indéniablement, confirma l'officier de garde.
- Je réclame que l'on se saisisse du prévenu et qu'on le transfère immédiatement dans mon service.
- À vos ordres ! M'approuva l'officier.
- Note importante et prioritaire : le formulaire de transfert précise que le prévenu ne doit pas être marqué au visage ! Vous serez tenus responsables de tout manquement. »

Ils se mirent au garde-à-vous pour signifier qu'ils avaient compris la consigne cinq sur cinq puis le garde glissa la clé dans la serrure et ouvrit la porte avant de s'effacer. L'officier et moi constatâmes que le prisonnier était nonchalamment allongé en posture de repos, légèrement recroquevillé sur lui-même, la règle de bois toujours au sol. Je passai derrière la porte et vis le subterfuge : un morceau de tissu noir, certainement mouillé avec de la salive, était coincé contre le cercle de cuivre qui tenait le

verre de l'œilleton. L'officier constata, le simple soldat aussi. Tous les éléments de mon rapport se mettaient en place. Nul ne pourrait plus tard me contester la nécessité procédurale d'une admission du prévenu en zone confidentielle.

« Matricule 051226, vous venez d'opérer un manquement grave au règlement intérieur d'une unité d'incarcération judiciaire ainsi qu'au droit constitutionnel d'information de vos gardiens et aux devoirs de protection qu'ils ont à votre endroit... à ce titre, vous allez subir la sanction réglementaire de cinq chocs électriques dont l'intensité est laissée à la libre appréciation de votre opérateur.

- Tu n'es pas humain ! Dis le prévenu.
- Le tutoiement d'un prévenu envers un fonctionnaire dans l'exercice de sa fonction est une entrave au droit constitutionnel de respect hiérarchique et de bienséance citoyenne...
- Cinq autres chocs ou dix coups de bâton ! confirma l'officier de garde.
- Messieurs, dis-je, veuillez conduire le prévenu au lieu idoine pour l'application de la procédure : la Nurserie. »

La simple évocation de « la Nurserie » raidit un instant la posture des deux soldats. Ils échangèrent des regards un rien écarquillés qu'appuyèrent leurs déglutitions. Puis le gardien régla sa matraque électrique et administra une seule décharge sur la hanche du prisonnier allongé. Celui-ci eut un sursaut des plus prometteurs. Il semblait encore vigoureux et en bonne santé.

Alors que la petite procession se mettait en marche dans les couloirs et empruntait déjà l'ascenseur, je récupérai la règle en bois et vérifiai s'il n'y avait pas un objet caché. Je connaissais bien les habitudes de mes prisonniers et trouvai vite un morceau de papier soigneusement enchâssé dans les replis métalliques du sommier. Je le dépliai et pus y découvrir une suite de chiffres et de symboles. Une formule ? Un message codé ? Une incantation ésotérique ? Le prévenu m'offrait sur lui-même une prise tellement

caricaturale que j'en fus soudain inquiet ; cela n'allait-il pas être trop facile ?

Entre inquiétude et joie – dont je ne laissais rien paraître, il va sans dire – je rejoignis la petite colonne qui patientait devant la porte close de la salle des opérations confidentielles. L'officier connaissait le protocole et attendit que j'ouvrisse, que j'entrasse seul jusqu'au centre et que je me misse en position avant que je ne donnasse l'autorisation d'introduire le prévenu.

La « Nurserie » était une salle tout en longueur et haute de voûte ; un espace spécialement dédié à l'administration dosée de sévices réglementaires dans le cadre d'enquêtes ou d'application de gestes répressifs. Que les outils tranchants, piquants, pinçants soient ostensiblement rangés sur tout le mur gauche qui faisait office de râtelier illustrait parfaitement mon style personnel. La mise en place de cet atelier avait été faite en suivant mes directives, dans le respect du budget alloué par ma hiérarchie s'entend. Le sol carrelé présentait une légère déclivité qui conduisait tous les fluides et humeurs qui ne manquaient jamais de s'échapper du corps de mes pensionnaires vers une bonde centrale. La traditionnelle croix de Saint-André commune à la plupart des salles d'interrogatoire avait été ici perfectionnée : montée sur vérin et sur pivot elle pouvait s'inscrire dans un plan à géométrie variable allant de la totale horizontalité à la plus parfaite verticalité qui, elle-même, pouvait offrir une rotation à trois cent soixante degrés, ce qui permettait de mettre le prévenu la tête en bas pour améliorer l'application de certains sévices par l'inconfort d'un afflux sanguin dans le cerveau ; ou encore, dans cette posture verticale inversée, recouvrir la zone de la tête d'un bac étanche rempli d'eau pour ainsi décliner une variante du supplice de la baignoire en réalisant une économie d'eau substantielle.

Ce fut en m'inspirant du chemin de roulement suspendu utilisé par les équarisseurs dans les abattoirs de la ville pour transporter efficacement les carcasses pesantes de bœufs fraîchement occis que je fis installer ce portique aérien dans la haute pièce voûtée. Le terme même de « chemin de roulement

suspendu » étant peu commode, il fût vite rebaptisé : « le Téléphérique ». Le circuit très allongé dessinait une grande boucle à environ quatre mètres du sol et comportait un chariot principal muni d'un treuil électrique. Mais si l'on désirait travailler plusieurs prévenus simultanément, il était possible de rajouter trois autres chariots remisés d'ordinaire sur une sorte de voie de garage pour ne pas perturber les interventions à l'unité. Ainsi était-il loisible d'y suspendre jusqu'à quatre détenus en même temps et de les faire progresser d'une zone à l'autre afin d'y être travaillé par plusieurs opérateurs ou successivement dans des espaces dédiés : atelier électrique, atelier de battage, de brûlure, d'amputation, etc. Entre autres agrès s'y trouvait une chaise métallique surmontée d'une cloche également métallique que l'on désignait entre nous par le terme de « cabine Apollo ». Le « Vivarium » était une simple cage de verre où l'on entretenait des insectes, arachnides et reptiles divers ; quoiqu'aucune de ces bêtes ne fût à proprement parlé venimeuse, leur simple apparence se révélait souvent très efficace pour jouer sur d'irrépressibles phobies ; efficace, mais difficilement contrôlable. Il y avait aussi la « Couche Nuptiale » où l'on pouvait fixer les corps à l'aide d'hameçons, mais c'était long à installer et surtout à défaire. D'ordinaire, je me contentais de simples sangles pour maintenir les corps que j'oeuvrais en combinant chalumeau, électricité, coups, voire incisions et découpes de membres.

La possibilité de travailler un groupe entier d'individus qui relevaient d'une même enquête induisait une promiscuité qui, à mon goût, tournait trop vite à la performance : chaque collègue tenant absolument à se démarquer des autres par des innovations parfois fantasques, les résultats n'atteignaient que rarement leurs objectifs et les accidents étaient légion. Ça débouchait sur la sanction administrative d'opérateurs fautifs, des mises à pieds, conseils de discipline, renvois, etc. Déplorable !

Non, j'aimais agir seul et avec tout mon temps.

Mon agrès de prédilection était cette croix de Saint-André positionnée à l'entrée de la salle. Elle était constituée de deux poutres de bois entrecroisées et bardées de lanières de cuir,

d'attaches en acier inoxydable, et surtout de logements dits en « chapelle » desquels pouvaient poindre des pointes qu'un système hydraulique très ingénieux poussait ou rétractait à volonté, offrant la possibilité d'en contrôler l'intrusion dans la chair des entendus au millimètre près.

J'avais tout loisir de moduler la tension exercée sur les articulations de mes invités en tournant alternativement l'une des quatre vis sans fin qui commandaient indépendamment chaque entrave respectivement placée au niveau des chevilles et des poignets. Pas de système hydraulique pour cette fonction dont je tenais à maîtriser le doigté.

Cet agrès me permettait d'appliquer des souffrances progressives et durables, mais également d'offrir des plages de repos à mes entendus. La gestion rigoureuse des périodes de repos, des moments d'espoir comme ceux de panique ou de fatigue extrême, représentait toute la subtilité de mon métier. La seule augmentation crescendo de la douleur infligée à ses entendus sans aucune prise en compte de la variation des états psychologiques de ces derniers était l'erreur classique des débutants ou des mauvais opérateurs qui n'avaient jamais que des résultats médiocres : aveux incohérents qui ne résistaient à aucune analyse croisée ; traumatismes psychologiques irrémédiables conduisant à la perte définitive d'information ; sans compter les arrêts cardiaques, les lésions cérébrales, les morts cliniques.

Non, vraiment, de plus en plus éloigné de la cacophonie imprécise que provoquaient mes collègues, je me consacrais depuis des années à jouer mes improvisations en solo.

Manipulant mes commandes, je mis la croix de Saint-André en position verticale ; puis je pivotai dos à elle, en faisant face à la porte d'entrée, et enfin donnai mon ordre : « Officier, faites entrer le matricule 051226 ! ». L'officier connaissait parfaitement la procédure, il orienta le prisonnier face à la porte, le jeune soldat d'un côté du passage, lui-même de l'autre, et attendit sans un mot. Personne ne devait pousser mon invité ; il fallait qu'il passât seul

l'embrasement de l'huisserie ; il était nécessaire qu'il entrât de son propre chef dans la salle et avançât jusqu'à ce qu'il ait une réaction. C'est cette réaction que j'attendais, que je guettais, que j'étudiais, dont je me nourrissais. Presque tous montraient un mouvement de recul en découvrant la froideur clinique de l'endroit à dominante blanche et moi-même, au centre, entièrement de noir vêtu. La mise en scène fonctionnait généralement très bien : Il y avait ceux qui tentaient de s'échapper en courant et que les gardes rattrapaient pour les remettre en position initiale sans coups inutiles ; une simple remise en selle suffisait généralement pour comprendre qu'il n'y avait pas d'alternative à leur entrée. Là, on pouvait découvrir ceux qui s'effondraient en pleurant, ceux qui criaient déjà ; très rares étaient les intrépides qui se risquaient à me sauter dessus pour m'agresser, à leur intention je cachais un puissant taser dans mon dos ; certains prévenus se jetaient à genoux en m'implorant, d'autres tremblaient comme des feuilles dans le vent froid et pissaient sous eux. Que dire du crédule qui clamait son innocence ; de l'inhibé que le potentiel d'horreur à venir sidérait ; du pleutre qui, roulant des yeux, s'évanouissait ou avouait n'importe quoi ; du nerveux qui riait en glissant déjà dans une folie qu'il espérait salvatrice ? Très rares étaient ceux qui jouaient l'abstraction, l'indifférence, et se montraient à moi comme s'ils faisaient face à un inconnu qui demandait son chemin. La gamme comportementale variait et, bien qu'il eût été possible d'en faire une classification éthologique, composait en somme le tableau pointilliste de l'âme humaine où chaque être apportait sa touche, sa nuance, l'inattendue couleur de sa personnalité dans cet univers censé en nier l'originalité.

Le matricule 051226 apparut dans l'ombre du passage. Une demi-douzaine de mètres nous séparaient et le contraste entre l'éclairage a giorno de la « Nurserie » et celui plus minimal du couloir m'empêchait de distinguer correctement l'expression de son visage. Il m'observait, ça c'était sûr. Pour avoir désiré prendre par moi-même la mesure de ce que mes invités pouvaient embrasser de la situation, je m'étais plusieurs fois campé dans

l'embrasure de cette porte, avait installé un collègue, à ma place actuelle exactement comme je me tenais à présent ; vêtu comme moi d'un pantalon à pince noir, de mocassins noirs, d'une ceinture et d'une chemise de même ton, aucun accessoire accroché, aucun couvre-chef, cheveux courts et bien tenus par un gel brillant dans la lumière, posture martiale, regard droit. Puis j'avais parcouru lentement les quelques pas nécessaires à la découverte de la pièce. Les murs épais de cette ancienne cave avaient été ouverts spécialement pour y pratiquer cette communication entre les sous-sols du palais de justice et cet antique entrepôt à grain. Le « sas » ainsi créé formait un léger couloir, une sorte de vagin si je puis me permettre cette comparaison. Je me la permets bien sûr, car je souhaite faire référence très explicitement à la matrice maternelle si présente dans la grille de lecture freudienne. Je ne suis pas un spécialiste de la psychanalyse et ne prétendrais nullement en maîtriser toute la richesse, mais, dans mon travail, ignorer une telle approche du matériel humain que nous sommes appelés à œuvrer est une perte de potentialité désolante. À tel point que je cherche sans répit à convaincre ma hiérarchie de créer une cellule de réflexion sur ce thème. Pourquoi continuer à tâtonner dans le domaine purement nerveux, osseux, musculaire de nos entendus ? Pourquoi persister dans une approche mécaniciste de l'humain alors que bien d'autres disciplines ont déjà franchi le pas et explorent avec succès le psychisme, l'inconscient, le rapport sensible à la mère comme aux mythes fondateurs qui structurent leurs administrés ? La plupart de mes collègues, pour ne pas dire tous, sont des opérateurs purement violents qui appliquent à la lettre des consignes et règlements sans jamais en comprendre l'esprit. Je n'ai cessé de répéter que le corps humain lutte naturellement contre la souffrance physique en créant des endorphines dont les vertus analgésiques sont bien connues. Augmenter la dose ou la fréquence de chocs électriques n'est pas une solution efficace. S'il suffisait d'administrer une quantité arrêtée d'ampérage et de voltage pour produire avec certitude un aveu, notre formation et notre expérience de praticiens n'auraient plus lieu d'être. De même que la vitesse d'un corps en chute libre

stagne autour des trois cent vingt kilomètres/heures et qu'il est donc illusoire d'augmenter la hauteur du lancer pour tenter de dépasser cette frontière naturelle, l'intensification de la violence des interventions se heurtera toujours à la limite maximale de ce qu'un entendu peut supporter. La douleur physique s'apprivoise avec l'expérience et nos pratiques carcérales offrent de multiples occasions à nos citoyens de se former à la contenir. J'ai remarqué, au fil des ans, combien l'endurance de mes pensionnaires s'améliorait. Alors qu'une approche plus psychologique, plus humaine dans le sens d'une prise en compte de la production fantasmatique de chacun, de l'origine culturelle, des croyances comme des convictions, ouvre à des perspectives infinies. La combinaison entre une violence physique indispensable pour affirmer où se situe l'autorité légale associée à une manipulation *ad hoc* de l'esprit permet l'obtention de résultats plus durables, plus fiables, plus profonds, plus intrusifs. Mais une telle dimension échappe à la gestion des technocrates qui nous dirigent, et je le déplore !

La métaphore du vagin pour évoquer ce passage entre le couloir sombre et la lumière de l'atelier fonctionne, je l'espère, comme un accouchement symbolique. C'est la raison pour laquelle j'ai baptisé cet endroit : la « Nurserie ». Comme un enfant qui naît, c'est bien au sujet de franchir le pas et de venir à moi qui lui apporterai, à l'instar d'une mère attentive, tous les soins nécessaires à son cheminement sur la voie périlleuse de sa libération. Ou plutôt, la libération de sa parole, le soulagement de ses secrets, l'acceptation de sa culpabilité, l'expiation de ses fautes. Une renaissance de fait !

Ceux de mes entendus que j'ai eu l'occasion de retrouver plusieurs années après leur passage dans ce lieu m'ont tous dit qu'il y avait eu un « avant » et un « après ». Le changement que produisent mes attentions envers mes entendus est durable.

Le matricule 051226 restait à la porte. Il ne voulait pas naître au monde nouveau qui s'offrait à lui. Or je déteste les accouchements au forceps.

Le protocole, dans ce cas-là, prévoyait une stimulation. Je laissai environ dix minutes au prévenu pour se décider puis je condescendis à appeler : « Gardien ! » L'officier, immédiatement, tendit son poing électrique et administra un choc d'intensité moyenne à la base du crâne de mon invité. Celui-ci réagit comme s'il avait été heurté par une ruade. Il se projeta trois mètres devant lui en criant. Accroupi, c'est la main frottant sa nuque qu'il redressa sa tête et me regarda encore en ne m'adressant aucun reproche particulier. Il m'observait en massant la base douloureuse de son crâne et c'était tout.

« Debout ! » Lui dis-je.

Il obtempéra.

« Déshabillez-vous ! » Lui ordonnai-je.

C'était un de mes moments préférés, c'était vraiment là où je pouvais me faire une idée du degré de soumission de mon administré. Soumission qui n'était pas encore due à ma propre personne, mais bien à l'institution que je représentais. Une allégeance trop rapide à l'administration que j'incarnais m'enlevait beaucoup de plaisir. J'aimais que mon invité m'exprimât son dégoût pour le système qui nous mettait en présence l'un de l'autre, ainsi, il ne me confondrait pas avec l'organisation étatique qui me diligentait. Cherchant à focaliser sur moi seul le ressenti de mes entendus, j'espérais toujours provoquer, plus tard, une relation privilégiée, un entre soi. Je guignais la reconnaissance de mon autorité et non celle de mon employeur afin de procéder à l'application précise d'une souffrance dénuée de toute velléité pratique. J'aimais l'idée d'agir gratuitement, sans que cela ait obligatoirement un sens, une finalité, une utilité. L'acte gratuit n'est-il pas, au fond, l'affirmation de sa propre humanité ? On parle toujours de l'acte gratuit dans l'entraide, dans la charité et la bonté, mais c'est mal connaître l'humain que de le penser enclin à un désintéressement fatalement amical ou bienveillant. Ne pas calculer ne veut pas dire ne pas jouir ; et jouir de l'autre ne passe pas obligatoirement par la provocation de la jouissance du partenaire ; pour ce qu'il m'a été donné de constater, c'est même l'exception dans le quotidien de mes contemporains qui se

détruisent allégrement en famille ! Pourquoi s'acharner à croire que seul le partage pourrait offrir la délicieuse sensation de se sentir vivant. La totale domination de nos contemporains procure une volupté à nulle autre comparable. En cela, l'expression de la gratuité de mes actes s'orienterait plutôt chez moi vers le sabotage du circuit de freinage d'un car scolaire, ou encore casser les jambes d'un aveugle dans la rue. Je n'ai jamais rien fait de tel, car, d'une part, ce n'est pas aussi simple que cela d'agir sans se faire prendre (je suis bien placé pour le savoir) et que, d'autre part, mon métier m'offre des occasions d'actes gratuits aussi nombreuses qu'inattendues.

« Non ! »

L'adverbe de négation fut émis avec une telle affirmation que les deux soldats passèrent leurs têtes par l'embrasure de la porte. Leur air incrédule fit sans doute écho à mon sentiment. Le cas était bien entendu prévu dans les procédures, mais rares étaient les situations où nous avions à les appliquer. Les consignes à ce propos s'inscrivaient nettement dans la nécessité pour l'administration de briser toute forme de révolte, toute forme d'affirmation de son caractère propre qui se mettrait délibérément en opposition au système tout entier, le fragiliserait, l'attaquerait sur ses bases édifiées autour du consentement. Le consentement ! Voilà bien ce que nous construisions ici, dans ces geôles, dans cette « Nurserie », dans les sous-sols de ce tribunal, dans cette société qui ne saurait exister sans l'accord tacite de chacun. « Non ! » est un mot interdit lorsqu'il est affirmé. Un « Nooon ! » allongé et supplicatoire, voire interrogatif ou simplement phatique est perçu comme le signe de reconnaissance de l'implacable puissance de la machine étatique qui nous chapeaute. Mais un tel refus d'un ordre direct ne pouvait que m'atteindre dans le plus profond de mon être. En niant l'Autorité avec un grand « A », cet individu ouvrait la brèche à une autre communication, celle d'homme à homme. Ce n'était pas tant de le mâter qui m'importa alors, mais bien de rencontrer enfin de la consistance.

Je commençai à apprécier profondément son originalité.

J'avais hâte d'être enfin en tête à tête.

La procédure, oui, la procédure eût voulu que j'appelasse les gardes et qu'ils le battissent jusqu'à ce que le prévenu ôtât lui-même chaque habit, se mît seul nu et finît par se positionner, sans aide, sur la croix pour qu'on n'eût plus qu'à l'y ceindre. Plus que son obéissance, il fallait obtenir sa collaboration et les gardes attendaient l'ordre d'intervenir.

Je décidai de faire autrement : « Je réitère un ordre direct : déshabillez-vous ! » Lui signifiai-je en me disant qu'il allait encore refuser, très certainement refuser, logiquement refuser.

« Non !

- La procédure précise qu'en cas de refus à un ordre direct, le recours à la force sera requis !
- Je suis dans une salle de torture et tu es le tortionnaire en chef... Quoi que je fasse, je vais déguster ce week-end parce que tes patrons ont besoin que je sois psychologiquement brisé dès lundi matin. Mais il ne faut pas que ça se voie trop ! Pas de marque ! Alors, si tu m'emmerdes, je m'éclate la tronche contre le mur et tu seras bien eu, monsieur le fonctionnaire !
- Gardes ! » appelais-je en regardant vers la porte.

Mon prévenu tourna un bref instant son visage vers le sas et alors qu'il amorçait un saut qui le jetterait contre le mur, je lui décochai un tir de taser. Il tomba à terre et les deux soldats le maîtrisèrent. Preste, je pris un sac plastique dans un tiroir et en couvris sa tête. L'asphyxie contrôlée fit son office rapidement et nous pûmes le déshabiller en quelques minutes puis le coucher sur la croix de Saint-André que je venais de basculer en mode horizontal.

Je vérifiai que le matricule 051226 respirait maintenant normalement et avait recouvré de parfaites fonctions vitales. Je m'assurai que les sangles le maintenaient solidement puis donnai congé à l'officier et au jeune soldat.

Nous nous saluâmes militairement et je refermai la porte derrière eux.

Enfin seuls !

Table des matières

Note de L'auteur	2
Temps 1 : Samedi, 19 heures 37	7
Temps 2 : Samedi, 21 heures 41	26
Temps 3 : Dimanche, 0 heures 12	45
Temps 4 : Dimanche, 7 heures 47	58
Temps 5 : Dimanche, 10 heures 12	74
Temps 6 : Dimanche, 13 heures 20	90
Temps 7 : Dimanche, 15 heures 52	107
Temps 8 : Lundi, 9 heures	128
Table des matières	130